Adnazwoetsjna, poème tiré de l’album Cabaret Slave

Pourquoi j’aime tant les étrangers, tous sans distinction ? Même les Arabes bouclés, les Polonais arrogants, sans parler des Yougoslaves, nos frères de sang.

Pourquoi mon cœur et ma bouche s’ouvrent-ils en souriant, quand, au marché j’entends parler français avec un accent étrangers ? Ou plutôt avec un accent seulement, avec quelques rajouts de français.

Pourquoi même si je n’ai pas besoin de chou vais-je absolument en prendre un chez le métèque ? J’y reviens, même, pour un deuxième, afin seulement d’entendre encore une fois son « merci madame », monstrueux pour une oreille française.

Pourquoi lorsqu’au marché un camelot glorifie la sardine française et dénigre la portugaise je m’en vais offensée ? Qu’ont-ils à voir là-dedans, les Russes ?

Mais en critiquant la sardine portugaise, on a touché à mon âme. Et c’est elle qui m’a ôtée du cercle des indigènes plus sûrement qu’un ange qui me tire en arrière…ou que l’agent, qui me tire aussi, mais autrement.

Est-ce que j’aime tant les étrangers parce que nous tous, nous qui ne sommes pas d’ici, ne sommes pas bien à Paris ?

Non, ce n’est pas pour cela. Premièrement je ne me sens pas mal à Paris : pas plus mal que dans n’importe quel autre endroit que je n’ai pas choisi. Deuxièmement, mon ami du marché l’Arménien, qui appelle toutes les jeunes « petite sœur » et les plus âgées « petite mère » se sent très bien à Paris, c’est évident ! Il ne s’agit donc pas de mal-vie. Et mon amour pour les étrangers ne vient pas d’une quelconque camaraderie de malheur…

C’est parce que n’importe qui, même un ivrogne, même un enfant de cinq ans peut à tout moment nous traiter de métèque et que nous nous ne le pouvons pas.

C’est parce que quel que soit le point où nous nous tenons sur la carte, le pied n’y est pas et sur la terre est mouvant… Que jaillisse la moindre étincelle et c’est sur nous que la colère humaine se déversera, cette colère qui est toujours en réserve dans un peuple, cette colère légitime des offensés.

Parce que chacun de nous, depuis l’Africain jusque l’Hyperboréen, on est camarades non pas de malheur, mais de danger. C’est parce que si les hommes marchent sous le regard de Dieu, nous, sur une terre étrangère, nous marchons sous la menace de la colère humaine.

On me dira : « et chez vous à Moscou ? »

Oui ! C’est arrivé plus d’une fois : « vise la bourgeoise avec son \*\*\*, ses yeux respirent la haine de classe !- mais moi, enfant, je suis née à Moscou, et toi tu sors d’où ? » Et moi, avec toute ma supériorité, me tenant au-dessus de mes lieux de naissance, je me servais pour prendre ma revanche. Et cette raison « née à Moscou », ce socle sous mes pieds, personne ne me le reprendra même si aujourd’hui je suis à mille lieues et interdite de séjour. On me tuera, on ne me le reprendra pas.

J’ai dit « camarade de danger » et pourtant non, il y a des fois où la patrie est plus dangereuse, de même qu’une mort certaine est plus dangereuse qu’un accident probable. Ils fuient la mort, ceux qui s’enfuient de la patrie !

Nous sommes camarade de danger mais pas d’un danger physique. C’est la peur de l’offense qui nous fait rentrer la tête dans les épaules, et c’est pour défier les invisibles offenseurs que certains d’entre nous la portent une peu trop haut… L’offense dans laquelle [pour laquelle dans ?] les dictionnaires des étrangers il n’y a pas de mot. Camaraderie d’orgueil blessé.

De quel type d’immigrant parle le poète ?

Etes-vous d’accord avec l’analyse que le poète fait de la condition d’immigré ?

Pensez-vous que sa conception peut-être également celle d’un immigrant volontaire ?

Pensez-vous que la maîtrise phonétique et linguistique de la langue puisse changer profondément la vie de l’immigré au sein de sa nouvelle culture ?

Avez-vous déjà ressenti un sentiment comparable à celui que met en avant le poète ? Si oui, dans quelles conditions ?

Etes-vous partisan de l’assimilation ou de l’intégration ?

A quel point pensez-vous que l’assimilation est possible ? Est-ce souhaitable au niveau personnel et communautaire ?